

José Roberto Torero

*Traduit du portugais du Brésil par Véronique Phelut*

# Chalaça, le Facétieux

*Mémoires galantes et aventures  
admirables du vertueux conseiller Gomes*



## Du même auteur :

Mémoires galantes et aventures admirables du vertueux conseiller Gomes.

Deuxième édition, septième réimpression

Copyright © 1994 de José Roberto Torero

Couverture : Ettore Bottini tiré du portrait Francisco Gomes da Silva,

De Símplicio Rodrigues de Sá,

Musée Historique National,

Rio de Janeiro

Préparation : Marcia Copola

Révision/relecture : Ana Maria O. Barbosa

Carmen S. da Costa

1<sup>ère</sup> édition (1994) avec 2 réimpressions.

Données Internationales de Catalogage de la Publication (CIP)

(Chambre brésilienne du livre, SP, Brésil)

ISBN 85-7164-380-6

1. Roman brésilien I. Titre0

Indices pour le catalogage systématique :

1. Romans : 20<sup>ème</sup> siècle : Littérature brésilienne  
869.935

2. Vingtième siècle : Romans : Littérature brésilienne  
869.935

Les vices d'*autrefois* sont les mœurs  
d'aujourd'hui.

SÉNÈQUE

EXTRAIT



Je remercie mon ami Marcus Aurelius Pimenta, dont les intuitions et suggestions si prolifiques le créditeraient, si j'étais *honnête, de la moitié de cette œuvre.*

EXTRAIT



## Préface

Le journal du conseiller Francisco Gomes da Silva, le Facétieux, est un des documents les plus recherchés que compte l'histoire de notre pays. L'intérêt que lui porte les historiens, dont je fais partie, se justifie par le fait que Gomes da Silva, secrétaire particulier de Pedro Ier, empereur du Brésil, fut un personnage qui vécut les évènements les plus marquants de l'Empire brésilien naissant, et ses annotations nous donneraient une vision plus globale des dessous de cette époque.

L'existence d'un journal est brièvement citée – et pratiquement sans aucun détail – dans deux livres portugais du siècle dernier : *Meus cavalos e meus amigos*<sup>1</sup>, de João Carlota (1794-1859) et *Minha vida na corte de Portugal e as boas maneiras que nela se devem praticar*<sup>2</sup>, de João Rocha Pinto (1795-1899).

Des dizaines de chercheurs ont ainsi tenté de découvrir ce journal, notamment grâce à des documents appartenant à la fille de Francisco Gomes,

---

<sup>1</sup> “Mes chevaux et mes amis”

<sup>2</sup> “Ma vie à la cour du Portugal et les bonnes manières qui doivent s’y pratiquer”

A. Francisca Stevenson Gomes (1835-1911) qui fut mariée à James Stevenson et mourut à New-York.

Pour ma part, comme aucune bourse ne m'avait été octroyée pour enquêter sur les documents personnels de Francisca aux Etats-Unis, je me suis résolu à fouiller dans l'héritage de Francisco Garcia Gomes da Silva, fils illégitime de l'auteur du journal avec Mariana Garcia. J'avais le secret espoir de découvrir quelques nouvelles indications sur le lieu où se cachait ce journal.

Après de nombreuses recherches, j'ai découvert l'unique descendante de Francisco Garcia, sa petite-fille sur quatre générations, Marineide Garcia, âgée de soixante-quinze ans, qui vivait à Paracambi, ville située à l'intérieur des terres de l'état de Rio de Janeiro. Elle possédait encore une malle en cuir qui avait appartenu à son trisaïeul, où j'ai eu la joie de trouver des lettres, des billets, quelques anecdotes griffonnées et rien de moins qu'une partie du journal tant recherché, conservée sous une solide reliure en carton et sur la couverture de laquelle on distinguait encore quelques lettres qui semblaient avoir été dorées. Des examens graphologiques préliminaires ont indiqué que la calligraphie de ces écrits était très similaire à celle que nous avons trouvée dans divers documents rédigés par le secrétaire Gomes.

Malheureusement, la descendante du célèbre Facétieux n'a pas fait don de ces écrits à l'Humanité, de telle sorte que j'ai ainsi dû lui en acheter une grande quantité. J'espère récupérer cet investissement au moins en partie grâce à la publication de ce livre.

Pour des questions d'éthique et en raison des exigences de l'éditeur, je dois prévenir que des doutes planent sur l'authenticité de ces documents. Le

professeur Emanuel Rodrigues, de la Faculté de Lettres de Lisbonne affirme que le vocabulaire utilisé dans le journal fait mention d'expressions peu fréquentes dans les textes de l'époque où il aurait été prétendument écrit. En outre, le professeur Segismundo Rocha, de la Faculté d'Histoire de Porto a relevé certaines erreurs de dates et de noms. Cependant, je pense sincèrement que la nature informelle de l'écriture d'un journal peut expliquer le style familier et les éventuelles erreurs historiques du texte.

A l'avance, je fais part au lecteur de la méthode adoptée, qui consiste à respecter scrupuleusement l'ordre des notes, que j'ai incluses, en plus des annotations, lettres, réflexions et quelques mémoires.

L'Auteur



# 1

Anaxandro professait que les hommes aux grands yeux ont un goût prononcé pour la peinture, que ceux pourvus de grandes oreilles sont plus sensibles à la musique et que ceux dotés d'une grande bouche ne perdent jamais une bonne table. Comme mon cocher possède un nez fabuleusement grand, j'ai pensé qu'un argument enrichi de quelques odeurs servirait de raccourci pour pouvoir atteindre son modeste cerveau.

« Les femmes de vingt ans sentent encore le lait, Calimério. Celles de soixante sont bien meilleures, elles embaument le vin.

– Le vin ou le vinaigre ?, a répliqué l'impertinent.

– Tu ne comprends donc rien ! Ton crâne est plus vide qu'un verre d'ivrogne. Les sexagénaires sont la quintessence des femmes. C'est ainsi ! », ai-je rétorqué, car je commençais déjà à m'ennuyer.

L'attitude la plus sensée, je le reconnais, serait d'oublier tous les bavardages et les commentaires vulgaires proférés par mon humble cocher au cours de la discussion que nous avons eue aujourd'hui dans l'après-midi, d'autant qu'ils n'ébranleraient en rien

mes convictions ; mais comme le bon sens ne prévaut pas toujours, nous nous sommes longuement affrontés. Pour être plus précis, cela nous a pris deux heures et vingt-trois minutes. Cela explique pourquoi l'intensité du débat – ajoutée à la chaleur de la soupe de petits pois que j'ai bue il y a peu – me tourmente encore et le besoin que j'éprouve de le consigner dans ce cahier.

« Maître, j'implore votre pardon ». En réalité, Calimério était bien plus impatient que moi. Les domestiques aiment avoir une bonne image de leurs maîtres et mes propos lui semblaient totalement contraires à l'idée qu'il se faisait de moi. « Ces yeux que Dieu Notre Père a eu la grâce de me donner ne peuvent vous donner raison. Comment pouvez-vous préférer une vieille à une délicieuse petite de vingt ans ?

– Tu es injuste, Calimério. Les vieilles, comme tu les nommes, sont des femmes expérimentées, généreuses et aimables. Et qui plus est, nombre d'entre elles conservent encore les meilleurs aspects de la beauté juvénile.

– Lesquels, Maître ? Jamais ! L'autre jour encore, j'ai rendu visite à la femme du fromager – un pêché que Dieu doit me pardonner – et j'ai juré sur São Vincente de Fora de ne plus jamais y mettre les pieds. Oh, non, Maître. La peau était si molle et plissée que je ne sais même pas comment j'ai pu ...

– C'est un exemple malheureux et on ne peut faire d'un seul exemple une généralité ».

Calimério m'a regardé comme s'il n'avait pas compris ma réflexion. Finalement, il m'a redemandé ce qui me déplaisait chez les femmes de vingt ans.

« Elles pleurent trop, nous surveillent à longueur de journée et veulent des montagnes de cadeaux », ai-je répondu.

Nous avons continué ainsi un bon moment. Calimério a eu recours à plusieurs arguments ingénus et a même profité qu'une jeune couturière passe Rue de Courcelles<sup>3</sup> pour donner plus de poids à sa défense.

La petite m'a presque fait donner raison au cocher mais un maître ne doit jamais céder aux arguments d'un domestique. En outre, j'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet dernièrement et je me suis persuadé que la distinction, le raffinement et la contenance valent davantage qu'un corps bien fait. Pour contrecarrer l'argument de la couturière, je me suis rattaché aux Saintes Ecritures : « La grâce est trompeuse et vaine est la beauté... ». Calimério s'est tenu coi face aux saintes paroles. J'ai profité de mon avantage et ai asséné le coup final, en tapant faiblement du poing sur la table, ce qui signifiait la fin de la discussion : « Même si tu m'apportais là trois magnifiques nymphes de vingt ans, je ne les échangerais pas contre une vertueuse dame de soixante ».

Calimério est ensuite parti s'occuper des chevaux. J'ai bu une soupe et ai rejoint ma chambre pour écrire cette histoire. J'ai remarqué que le postier était passé et avait laissé du courrier mais je n'ai aucune envie de lire maintenant. L'une des lettres vient notamment de mon roi. Bien, cela occupera la matinée. L'après-midi, j'apporterai un cadeau à ma bien-aimée pour voir si sa santé s'améliore.

---

<sup>3</sup> En français dans le texte.



## 2

Voici la lettre de mon roi :

« Mon Facétieux,

La Divine Providence a voulu récompenser mes efforts en offrant aux armées de la Reine une victoire par-delà le Tage, le 24 du mois dernier, et une autre encore plus victorieuse à Porto qui m'a permis de me rendre à Lisbonne, où je séjourne depuis le 27 et où j'ai été reçu du mieux que l'on puisse imaginer. J'honorerai la mémoire de mon père. La trahison de mon frère Miguel ne restera pas impunie.

Rejoins-moi vite. Je sais qu'aucun sacrifice personnel ne te sera lourd à porter s'il sert la nation, la Reine et la Charte Constitutionnelle. Rocha Pinto est déjà parmi nous et il te salue. Je veux moi aussi te serrer dans mes bras, mais il faut que tu sois ici au palais.

PEDRO »

Un miracle ! Utiliser un autre mot pour décrire ce qui s'est passé sur les terres portugaises serait déloyal. Ce que je viens de lire est incroyable : comment une

armée forte de sept mille cinq cent hommes uniquement parvient, non seulement à résister, mais encore à prendre d'assaut les fortifications et les villes d'une autre armée qui compte quatre-vingt mille soldats bien entraînés ? Aucun manuel sur les arts militaires ne pourra l'expliquer. Pendant un instant j'en suis presque venu à penser qu'il s'agissait d'une farce mais la lettre était bien là, sans aucun doute possible. Comme le dit le proverbe : « Ce qui compte ce n'est pas le nombre, mais la discipline ».

Dom Miguel est vraiment frivole. Il lui aurait suffi d'accepter la main de la petite Maria da Glória, comme le lui avait proposé Dom Pedro, et il règnerait aujourd'hui sur tout le Portugal. Certains lui ont mis en tête de fomenter un coup d'état et aujourd'hui les deux frères s'entretuent.

Je dois admettre, en mon for intérieur, que je ne m'attendais vraiment pas à ce que Dom Pedro sorte vivant de cette aventure et encore moins qu'il n'entre dans Lisbonne acclamé par la foule. J'imagine qu'il doit s'en trouver extrêmement satisfait et j'aimerais me trouver là-bas pour l'accompagner dans cette victoire, mais l'âge faisant, j'ai de moins en moins d'enthousiasme pour ces histoires et rumeurs de guerres.

Je sais que je suis injuste. Je dois à Dom Pedro les moments les plus heureux de ma vie, la position sociale que j'ai atteinte et tout le reste. J'ai toutefois des raisons intimes qui me poussent à préférer la routine de Paris à l'agitation qui doit régner à Lisbonne en ce moment.

Dès demain, j'écirai une lettre à Rocha et à Dom Pedro. J'espère qu'ils me comprendront.

Aujourd'hui, ma chère Baronne de Lyon était déjà guérie. Je lui ai préparé moi-même son thé et lui ai fait la lecture jusqu'à ce qu'elle tombe de sommeil. Je lui ai raconté sans m'appesantir les victoires de notre armée et elle s'est subitement animée, satisfaite et craintive. Je lui ai demandé si elle me laisserait partir pour la guerre et elle m'a répondu que non.

EXTRAIT



### 3

Comme aujourd'hui je me suis levé tard, je n'ai terminé que la lettre destinée à Rocha Pinto. Demain, j'écrirai celle pour Dom Pedro. Après avoir mangé, j'ai rendu visite à la baronne et je l'ai trouvée en meilleure forme, bien qu'avec une toux très inconfortable. Je lui ai lu la lettre de mon roi et quelques pages du roman d'hier. Alors que je m'apprêtais à sortir, sa dame de compagnie a apporté des biscuits et j'en ai profité pour rester encore quelques minutes.

Depuis que nous nous sommes connus, le jour où Dom Pedro avait offert ce dîner en hommage à son départ pour Belle Isle, c'est la première fois que je la vois ainsi malade. Cette nuit-là, elle était sérieuse et elle portait une robe noire imposante. Je suspectai immédiatement qu'il s'agissait de la célèbre veuve de l'industriel Vieux-temps<sup>4</sup>, dont la mort soudaine faisait beaucoup parler à cette époque. Après les présentations, je cherchai à me mettre à ses côtés et j'obtins une invitation pour sa fête d'anniversaire. Six

---

<sup>4</sup> En français dans le texte.

dîners, deux opéras et trois diamants plus tard, j'avais conquis son cœur. Depuis lors, si la somme de nos deux âges n'atteignait pas cent deux ans, je pourrais dire que nous nous aimons tels deux jeunes fiancés.

« Francisco, tu as été si bon avec moi que je prie seulement Dieu qu'il m'accorde assez de temps à vivre pour te rendre toute cette affection.

– Il existe toujours des moyens de rétribuer des faveurs, ma bien-aimée, que nous soyons sur terre ou non.

– Je sais, tu fais référence à notre promesse de nous faire un don après notre mort.

– Pour moi, ce sera inutile. Si tu venais à mourir, je me tuerais !

– Ne dis pas de sottises. J'ai déjà fait rédiger mon testament. Tu veux savoir ce que je te léguerais ?

– Venant de toi, je ne veux que de l'amour. C'est l'unique richesse qu'un pauvre comme moi puisse désirer.

– Te voilà encore à plaisanter ! Comment le conseiller d'un roi comme Dom Pedro peut-il être pauvre ? »

La Baronne ne se doute en rien des dettes considérables que nous avons contractées pour former notre pauvre armée. Elle ne sait pas non plus que ma pension annuelle s'est transformée – oh, pourquoi ai-je à me souvenir de cela ? – en dotation pour les dépenses de guerre. Pour elle, Dom Pedro est comme un Roi Soleil<sup>5</sup> éloigné temporairement du trône qui lui revient de droit. Evidemment, je ne lui ai pas

---

<sup>5</sup> En français dans le texte.